

II / L'argent fait-il le bonheur ? Un débat fondateur et vivant

Le paradoxe d'Easterlin revisité : les récentes controverses autour de la relation entre le revenu et le bonheur

Dès 1974, Richard Easterlin avait mis en évidence un paradoxe qui porte désormais son nom : la croissance de l'économie ne fait pas le bonheur de tous. Alors même que le PIB par habitant augmentait, la proportion de personnes se disant heureuses restait stable dans les pays développés, et les recherches menées dans les années 1980 et 1990 semblaient confirmer ce paradoxe [Easterlin, 1973 ; 1974 ; 1995]. Au-delà de 15 000 dollars par tête, le bonheur des habitants d'un pays ne serait pas lié au niveau de revenu [Layard, 2005]. Ce « fait stylisé » était d'autant plus surprenant que, au sein d'un même pays, les riches semblaient plus heureux que les pauvres. Pour réconcilier ces deux faits, Easterlin et de nombreux auteurs après lui avancent deux explications : la comparaison et l'accoutumance. Le revenu relatif importe plus que le revenu absolu : la croissance serait donc un jeu à somme nulle, où le bonheur accru des uns a pour revers l'envie et la jalousie des autres. Par ailleurs, les habitants de pays développés, dont les besoins primaires sont déjà satisfaits (nourriture, chauffage, logement), s'habitueraient rapidement à une hausse de revenu et demanderaient toujours plus de revenus, de biens à consommer, des maisons plus grandes, des voitures plus grosses, de nouveaux biens de luxe. De nombreuses études microéconomiques ont soutenu ces hypothèses. Un certain consensus régnait et les auteurs défendaient leur conviction sur le terrain politique : la croissance ne serait pas l'objectif en soi et la fiscalité serait un outil crucial pour éviter une course à la consommation ostentatoire, qui nuit plutôt au bonheur collectif [Frank, 1998 ; Layard, 2005]. Des études plus récentes, qui s'appuient sur de nouvelles données,

sont venues ébranler ces certitudes : Hagerty et Veenhoven [2003], Inglehart *et al.* [2008], Deaton [2008] et Stevenson et Wolfers [2008] avancent au contraire que la croissance peut contribuer au bonheur. Cette controverse a fait couler beaucoup d'encre [Easterlin, 2005a ; Veenhoven et Hagerty, 2006 ; Layard *et al.*, 2010 ; Easterlin et Sawangfa, 2010 ; Di Tella et MacCulloch, 2010 ; Graham *et al.*, 2010]. La controverse porte essentiellement sur les faits et il convient d'éviter les confusions entre les comparaisons : 1) entre individus au sein d'un même pays ; 2) entre pays ; 3) dans le temps pour un même pays. Ce chapitre examine ces trois aspects séparément, avant d'analyser les explications avancées jusqu'à présent : s'adapte-t-on vraiment à une croissance de revenu ? Dans quelle mesure le revenu des autres affecte-t-il notre bien-être ?

Les riches sont plus satisfaits : heureux comme Crésus ?

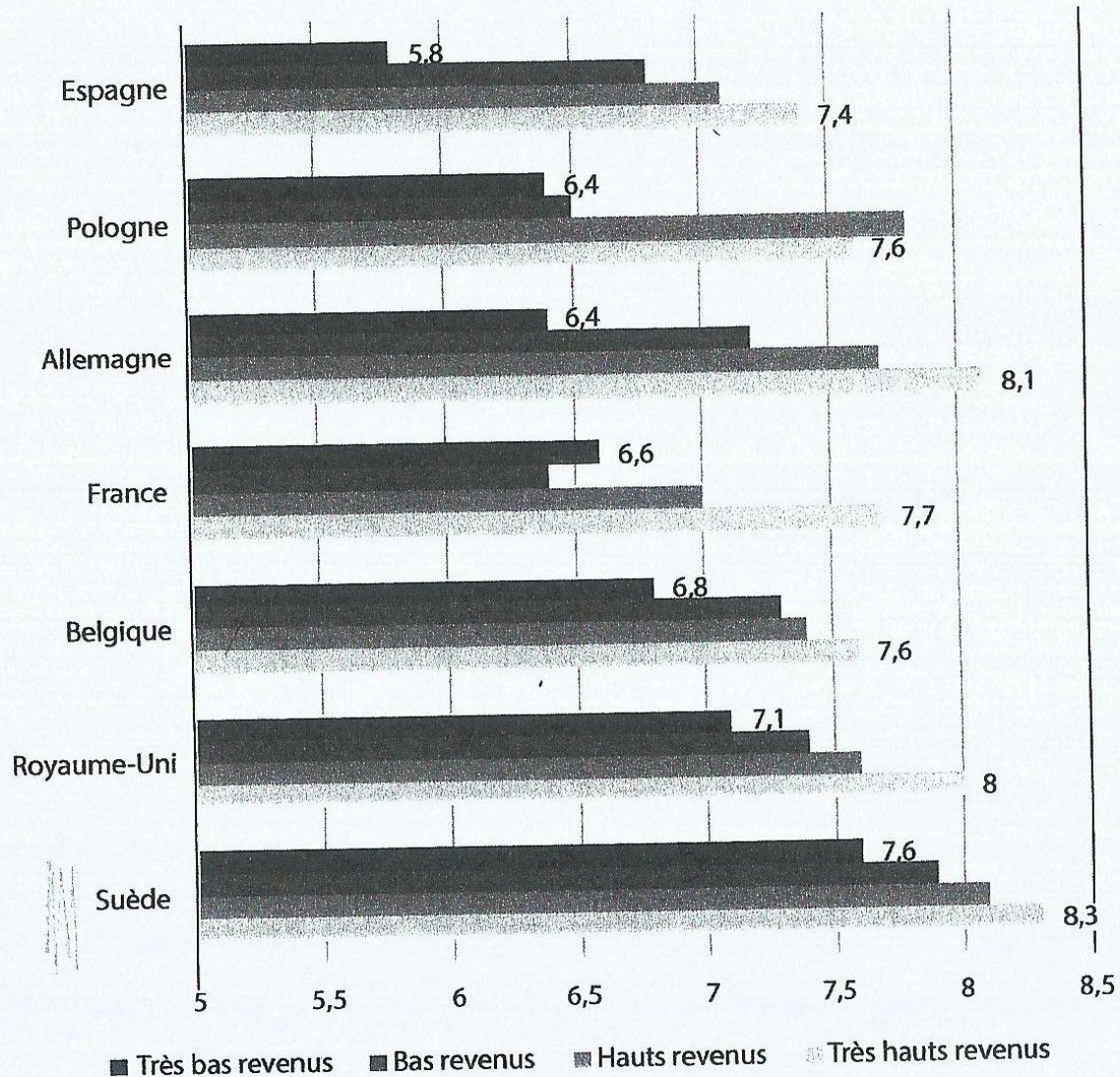
Dans un même pays, les riches sont plus heureux que les pauvres. Aucune exception n'a été trouvée jusqu'à présent [Stevenson et Wolfers, 2008]. Le graphique 4 souligne que les personnes qui se trouvent dans le dernier quartile de revenu (« très bas revenus ») se déclarent beaucoup moins satisfaites que les personnes qui ont des revenus plus élevés. Sur une échelle allant de 1 à 10, la satisfaction moyenne de personnes dans le premier quartile de revenus est de 6,6 en France, alors qu'elle atteint 7,7 pour le dernier quart le plus riche. Les différences sont plus prononcées en France et en Allemagne qu'en Suède, par exemple, mais persistent dans tous les pays [Algan *et al.*, 2018].

Le lien entre revenu et satisfaction n'est pas tout à fait linéaire. Intuitivement, 100 euros de plus n'auront pas le même effet selon la place où l'on se trouve dans l'échelle des revenus, parce que cela n'en représente pas le même pourcentage. Pour cette raison, la plupart des économistes explorent la relation entre la satisfaction et le logarithme du revenu. [Sacks *et al.*, 2010 ; Kahneman et Deaton, 2010].

Quelle est l'ampleur de cet effet ? Si le revenu d'une personne double, sa satisfaction moyenne augmente de 0,2 point (sur une échelle de 0 à 10) et de 0,12 lorsque d'autres facteurs sont introduits dans l'équation [Clark *et al.*, 2018]. Bien sûr, le niveau de revenu compte, mais moins qu'on ne le croit : les États-Uniens et les États-Uniennes, par exemple, pensaient que, si leur revenu doublait, leur niveau de bien-être doublerait aussi [Dunn et Norton, 2013].

Graphique 4. Les riches sont plus heureux

Êtes-vous satisfait de votre vie (sur une échelle de 1 à 10) ?



Source : Eurofound, Enquête européenne sur la qualité de vie (EQLS), 2016.

La corrélation, bien établie désormais, entre la satisfaction individuelle et le revenu (ou plutôt le logarithme du revenu) ne signifie pas pour autant qu'il existe un lien de causalité. Un biais de sélection est toujours possible : les personnes plus heureuses, d'un naturel plus joyeux, rencontreraient plus de succès professionnels et auraient donc un revenu plus élevé. Une manière de contourner ce problème est d'utiliser des variations exogènes du revenu, c'est-à-dire des variations qui ne peuvent être attribuées aux personnes elles-mêmes : c'est le cas des gagnants au loto, dont la satisfaction a augmenté [Gardner et Oswald, 2007]. Les données longitudinales

permettent également d'appréhender les biais de sélection potentiels : l'exploitation du panel européen souligne ainsi qu'un changement de revenu se traduit par un changement de satisfaction déclarée [Clark *et al.*, 2005].

Toutefois, le revenu a un effet beaucoup plus marqué sur la dimension « cognitive » du bien-être que sur sa dimension « affective » : la satisfaction globale à l'égard de sa vie est beaucoup plus corrélée au revenu que les émotions que l'on peut ressentir au quotidien. Le revenu a moins d'influence sur la joie, les sourires ou les rires qui peuvent illuminer une journée [Kahneman et Deaton, 2010]. C'est du moins ce qui ressort d'une enquête auprès de la population étasunienne. Les émotions positives sont certes plus fréquentes parmi les plus riches, mais la fréquence n'augmente plus au-delà de 57 000 dollars annuels de revenu.

Par ailleurs, peu d'études sur le bonheur prennent en compte le patrimoine au lieu du simple revenu actuel. L'analyse de données australiennes et allemandes démontre toutefois que le patrimoine est au moins aussi déterminant que le revenu [Headey et Wooden, 2004 ; Di Tella et MacCulloch, 2010].

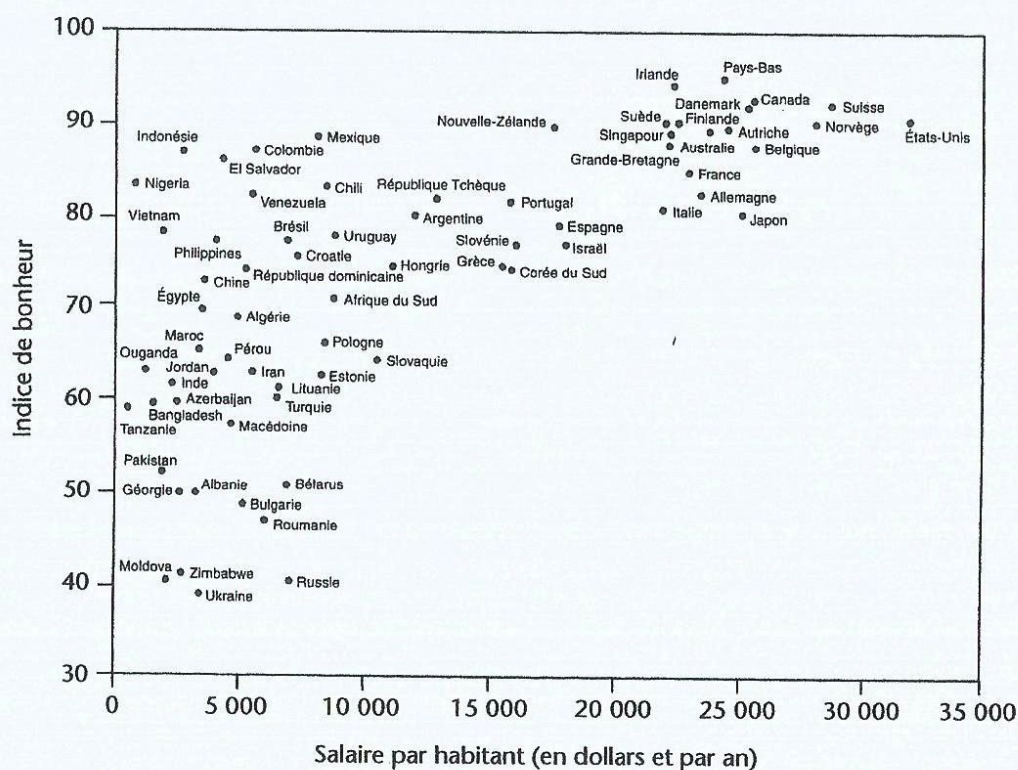
Revenons à notre question initiale : l'argent fait-il le bonheur ? La réponse peut être donnée au niveau microéconomique — en comparant la satisfaction d'individus — ou au niveau macroéconomique — en comparant le degré de satisfaction moyen entre pays.

Les habitants des pays riches sont-ils plus heureux ?

Les cartes du bonheur et de la richesse se recoupent. Les habitants d'Amérique du Nord, d'Europe de l'Ouest et d'Australie sont à la fois plus heureux et plus riches : leur niveau de satisfaction avoisine 7 sur une échelle de 0 à 10 (voir le classement effectué chaque année, sur base de l'enquête Gallup, dans le *World Happiness Report* [Helliwell *et al.*, 2019]). Cette satisfaction ne dépasse pas 4 dans les pays les plus pauvres. De fait, le PIB explique 25 % de la variance entre pays en termes de bonheur [Helliwell *et al.*, 2019]. Il existe bien sûr quelques pays qui s'éloignent de cette tendance générale : le Costa Rica, par exemple, est relativement heureux par rapport à son niveau de développement économique. En règle générale toutefois, les pays les plus pauvres de la planète affichent des degrés de satisfaction et de bien-être bien moindres que les pays les plus riches.

La question est plutôt de savoir si l'effet du revenu s'étirole à partir d'un certain seuil. C'est la thèse défendue par Richard Layard

Graphique 5. Bonheur et PIB à travers le monde : la bataille des cartes



Source : Layard [2005].

notamment, pour qui le seuil se situerait autour de 15 000 dollars par habitant et par an. Il en veut pour preuve la carte reproduite ici (graphique 5). Des recherches plus récentes établissent un seuil à 30 000 – 35 000 dollars [Proto et Rustichini, 2013]. Deaton [2008] et Stevenson et Wolfers [2008] ont contesté cette idée : certes, la relation entre le PIB et le bonheur moyen déclaré dans chaque pays n'est pas linéaire. La relation serait log-linéaire, mais elle resterait significative lorsqu'on s'en tient aux pays dont le PIB par habitant dépasse les 15 000 dollars. Il n'y aurait donc pas de point de satiété. Qui plus est, cette relation entre PIB et bien-être moyen déclaré serait tout aussi forte que la relation observée au niveau individuel, ce qui met ainsi en doute l'existence d'un paradoxe.

Les différences de résultats sont troublantes au premier abord. Elles peuvent s'expliquer en partie par des différences de bases de données. Outre le fait que les échantillons ne couvrent pas les mêmes pays, les questions utilisées dans les multiples enquêtes sont légèrement divergentes. Stevenson et Wolfers démontrent toutefois que leurs résultats restent valides pour toute une série de questions et pour un échantillon plus limité couvrant uniquement les pays développés.

Quid des différences culturelles ? Aux yeux d'Easterlin et Sawangfa [2010], seules les séries temporelles au sein d'un même pays permettent de poser sérieusement la question du lien entre richesse et bonheur. On ne peut pas inférer, de différences entre pays, un lien entre richesse et croissance au cours du temps tant les influences économiques et culturelles se mêlent.

La croissance rend-elle heureux ?

Les économistes ne demandent pas directement aux personnes interrogées si elles apprécient la croissance économique ou pas, mais cherchent à savoir si le degré de satisfaction déclaré fluctue ou évolue au même rythme que la croissance économique. Les recherches d'Easterlin publiées en 1974 et 1995 soulignent que la satisfaction n'a pas augmenté aux États-Unis, en Europe et au Japon, alors même que ces pays ont connu une forte croissance économique au cours de cette période.

C'est en dehors de l'économie que sont apparues les premières critiques aux travaux d'Easterlin : Michael Hagerty et Ruut Veenhoven [2003], deux sociologues, estiment en effet que le degré de bien-être a augmenté dans la plupart des pays depuis trente ans et que cette augmentation peut en partie être attribuée à la croissance économique. Trois économistes ont publié en 2004, dans l'*American Economic Review*, un article intitulé « Money does matter ! » qui met en avant la croissance du bonheur et du revenu des habitants en Allemagne de l'Est dans les années 1990 [Frijters *et al.*, 2004]. Le politologue Ronald Inglehart et ses collègues [2008] ont souligné que le bonheur a augmenté dans quarante-cinq des cinquante-deux pays pour lesquels on dispose de données longitudinales, et que le développement économique explique en partie — et en partie seulement — cette tendance. Ils se sont appuyés pour cela sur les trois premières vagues de l'enquête mondiale sur les valeurs (WVS).

Le débat s'est alors cristallisé autour de deux questions : le degré de satisfaction a-t-il augmenté ? Est-il corrélé à l'évolution du PIB ?

Faut-il regretter le « bon vieux temps » ?

L'Eurobaromètre offre des séries longues pour mesurer l'évolution du bonheur et témoigne d'une augmentation du degré de satisfaction sur les cinq dernières décennies (voir graphique 6). Sur l'ensemble de la période étudiée, les tendances sont contrastées. Le degré de satisfaction a par exemple augmenté

Tableau 1. **Évolution du sentiment de bonheur en France**
(en %)

	1981	1990	1999	2008	2018
Très heureux	19	26	31	34	34
Assez heureux	70	66	59	56	57
Pas très heureux	8	7	8	8	8
Pas heureux du tout	2	1	1	2	1
Très satisfait de sa vie (9-10)	17	19	20	24	25
Assez satisfait (6-8)	52	52	56	51	56
Peu satisfait de sa vie (1-5)	30	28	23	25	19
Moyenne	6,7	6,8	6,9	7,0	7,2

Source : Enquête européenne sur les valeurs (EVS) analysée par Bréchon [2019].

en France, au Danemark et en Pologne. D'autres enquêtes corroborent cette tendance. Ainsi, le nombre de personnes se déclarant très heureuses ou très satisfaites en France a sensiblement augmenté depuis la première enquête européenne sur les valeurs (EVS) en 1981 (voir tableau 1). Toutefois, la crise de 2008 marque une vraie rupture dans les pays les plus touchés, dont le niveau de bien-être chute, et rebondit plus tardivement (voir graphique 6).

Au niveau mondial, la tendance est globalement positive : parmi les pays qui ont participé plusieurs fois à l'enquête mondiale sur les valeurs, le niveau de bonheur a augmenté dans soixante-deux pays, et a diminué dans seulement dix pays [Inglehart, 2018]. En deux décennies, au Brésil, le nombre d'habitants qui se déclarent « heureux » ou « très heureux » a augmenté de 76 % en 1993 à 92 % en 2014. Sur la même période, cette proportion est passée de 72 % à 81 % en Inde (voir graphique 7). En une décennie, cette proportion a bondi de 56 % en 2004 à 82 % en 2014 au Zimbabwe.